



HAL
open science

Langues et identités de la France méditerranéenne

Francis Manzano

► **To cite this version:**

Francis Manzano. Langues et identités de la France méditerranéenne : A propos de l'Histoire, des taxinomies et structurations dialectales. Quelques rappels.. Revue d'études d'oc, La France latine, 2005, 141, pp.11 à 30. hal-00357268

HAL Id: hal-00357268

<https://univ-lyon3.hal.science/hal-00357268>

Submitted on 29 Jan 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Francis Manzano
Centre d'Etudes Linguistiques (EA 1663) – Lyon
Credilif - Rennes

Langues et identités du Golfe du Lion et de la France méditerranéenne
A propos de l'Histoire, des taxinomies et structurations dialectales. Quelques rappels...

Première approche : éléments de caractérisation géo-historique et politique du Golfe du Lion

Si la façade méditerranéenne de la France ne paraît pas manquer d'unité bio-géographique, on est en droit de s'interroger sur la cohérence historique, linguistique et identitaire de l'ensemble, moins évidente qu'il n'y paraît au premier abord¹. L'un des paradoxes principaux en la matière est qu'il semble bien exister en effet un sud méditerranéen français assez clairement établi dans l'imaginaire national mais aussi dans l'imaginaire européen. Les hommes de lettres depuis la fin du XIX^e –célèbres ou moins célèbres, tantôt en le voulant, tantôt sans le vouloir - (d'Alphonse Daudet à Peter Mayle² en passant par Jean Giono), le cinéma au cours du XX^e siècle, ont ainsi enraciné une imagerie particulièrement vivace. Nul doute que dans cette perception du Sud des préférences stéréotypiques existent, l'identité « provençale »³ en premier lieu, la plus « lourde » si l'on peut dire. L'identité catalane également, bien que semble-t-il jugée moins caractéristique et emblématique (et *de facto* souvent conçue comme transitoire vers les identités ibéro-romanes), l'identité languedocienne enfin, apparemment moins bien caractérisée que les précédentes, et surtout négativement bien souvent (viticulture et crises, mouvements vigneron etc.)⁴.

Mais dans le même temps, comme les historiens l'ont maintes et maintes fois rappelé, ce Sud relativement homogène n'a pratiquement jamais été autonome politiquement depuis le Moyen Âge, les spirales de contrôle (ou englobantes) se trouvant anciennement au nord (France), au sud (Espagne) et, plus récemment, à l'est (Italie). Il serait temps à cet égard que la réflexion sur la vraisemblable unité linguistique et identitaire de la France méditerranéenne se guérisse d'une tendance à corrélérer trop étroitement unité, unification et cohésion politique. Car la Méditerranée française semble justement donner l'exemple d'une profonde cohésion d'ensemble qui ne peut être directement mise sur le compte d'une unité ou unification politique récente quelconque, sauf à se reporter constamment sur les périodes médiévales par une opération de mythification, voire sur la période protohistorique, sur laquelle je reviens en quelques mots un peu plus bas.

En effet, sans pouvoir procéder ici à un contrôle historique profond, on peut voir pourtant que depuis la protohistoire au moins coexistent ou alternent dans cette région des axes d'homogénéisation (exogènes : Celtes, Grecs, Romains etc.)⁵ comme des forces d'écartement

¹ Ces considérations historiques, que nous ne pouvons reprendre dans ce cadre, sont pourtant l'un des passages obligés de la taxinomie des langues romanes de la région. Voir par exemple Pierre Bec, *La langue occitane* (pages 12 à 22).

² Ecrivain anglais installé en Provence, Peter Mayle a donné plusieurs chroniques humoristiques relatives à la Provence, lesquelles ont connu de très grand succès de librairie : *Une année en Provence* (1994), *Provence toujours* (1995), *Le bonheur en Provence* (2000) etc.

³ Pour ne pas dire « marseillaise » le plus souvent.

⁴ Voir par ailleurs, bien entendu, le lien très fort avec l'*occitan* et son cadre fortement polémique.

⁵ Qui tendent à unifier culturellement l'ensemble régional.

(endogènes : Ligures [+ sections orientales du Golfe du Lion], Ibères [+ Languedoc méridional, Catalogne], etc.)⁶.

Les premiers, sans parvenir toujours à irriguer pleinement la région, tendent pourtant à en rapprocher les composantes en fournissant une trame en même temps commerciale, anthropologique et culturelle, voire politique (et l'on pense bien sûr à l'ordre romain). Certains paraissent encore relativement méconnus (rôle préparatoire des colonies grecques, influences phéniciennes et donc orientales dans la partie sud du Golfe etc.), d'autres sont parfaitement évidents et la documentation importante, ce qui est le cas de la couche principale ou couche romaine-latine et fonds principal du phylum linguistique.

Mais si l'on prend un peu de distance, ces différents axes, tout en fournissant des éléments indéniables de cohésion à l'ensemble, font apparaître que la France méditerranéenne se laisse assez bien caractériser comme une zone tampon de la Méditerranée occidentale où influences et peuples d'origine méditerranéenne « passent » successivement en déposant des ferments d'unification. Car en effet les axes d'homogénéisation viennent régulièrement de la mer et, visiblement, adoptent une distribution très zonalisée, au départ du moins. On pourrait prendre comme illustration et comme modèle de ce phénomène la diffusion des influences grecques aux environs d'un demi-millénaire avant J.-C., bien avant la colonisation romaine. Tous les documents que l'on peut consulter, notamment quand on projette par exemple sur une carte les zones d'importation grecque (techniques, poteries etc.)⁷ montrent une convergence très étroite entre une distribution nettement appuyée sur les côtes du Golfe du Lion et la distribution objective des indicateurs écologiques et bio-géographiques de la zone eu-méditerranéenne : courbes isothermiques, ensoleillement, pluviométrie, zone de l'olivier et d'autres essences : chêne vert, chêne kermès etc. Si des influences grecques peuvent être observées au delà du Golfe du Lion soit vers le seuil de Naurouze et le Toulousain, soit vers la vallée du Rhône, il est clair que la trame est parfaitement ramassée dans notre aire d'observation.

Rappelons que c'est à partir de cette trame préalable de diffusion (écologique et anthropologique) que la romanisation a pu se produire ultérieurement et s'accrocher pour constituer le soubassement de la province dite « narbonnaise », semble-t-il vite et profondément romanisée ; et l'on reconnaît alors l'un des arguments fondateurs classiques de la langue d'oc.

C'est face à ce genre de dynamique que la question des substrats se pose avec le plus d'acuité et peut devenir l'un des principaux facteurs explicatifs de la fragmentation ultérieure. Tôt ou tard, l'expansion eu-méditerranéenne rencontre en effet l'un des trois blocs montagnards de la zone (Alpes, Massif central, Pyrénées), la fragmentation tend alors à relativiser l'unité.

J'achèverai ce préalable en observant que le Golfe du Lion, dans la typologie globale des langues romanes, c'est aussi, d'une certaine manière, le concentré de la langue d'oc. On peut non sans légitimité le lire d'est en ouest comme un groupe de transition entre l'italo-roman et l'ibéro-roman, et du sud vers le nord comme la transition entre les deux précédents et le gallo-roman proprement dit. Bien entendu, la minorisation historique par le français (et la production historique de la diglossie méridionale), accentue cet effet chronique de dissolution des identités romanes de la Méditerranée française. L'une des formulations les plus exemplaires de cette « dépossession » ou « dénégation » d'identité me paraît toujours être celle de Jean Racine durant la seconde moitié du XVII^e siècle (années 1660), au moment où se

⁶ Qui tendent au contraire à segmenter l'espace régional.

⁷ Depuis une quarantaine d'années les archéologues ne cessent de progresser dans ce sens en accumulant des preuves de cette influence des colonies grecques du Golfe du Lion, notamment (mais pas seulement) à partir des grands centres comme Marseille et Emporion.

fixent les principaux patrons du français classique⁸. Racine, se sentant exilé dans le sud à Uzès où il est amené à séjourner écrit à propos du langage local :

« Je vous jure que j'ai autant besoin d'un interprète qu'un Moscovite en aurait besoin dans Paris. Néanmoins je commence à m'apercevoir que c'est un langage mêlé d'espagnol et d'italien ; et comme j'entends assez bien ces deux langues, j'y ai quelques fois recours pour entendre les autres et pour me faire entendre. »

En somme, tout se passe comme si, en entrant dans l'époque moderne, la langue d'oc avait perdu de son existence propre (= « non langue »), et n'existait plus que médiatisée par l'espagnol et l'italien (= « vraies langues »), c'est-à-dire de fait par un saut extra-territorial et typologique sociolinguistiquement compréhensible mais pourtant peu recevable sur le plan taxinomique.

1. « Langue d'oc », « limousin » et « provençal »

Dans les études romanes de la fin du XIX^e siècle, les études diachroniques et comparatives tendaient à définir un bloc que l'on a qualifié très souvent de « gallo-roman méridional ». Notons immédiatement que cette terminologie scientifique du *gallo-roman* recélait les principaux éléments d'une réfutation ultérieure (notamment par les promoteurs de l'*occitan*)⁹. Elle est en effet à replacer dans le cadre d'une idéologie politique unanimiste qui recherchait plus l'unité des langues et cultures régionales de France que leurs ruptures éventuelles. De cette idéologie témoigne l'opinion du grand maître des études romanes de l'époque, Gaston Paris, qui déclare quelque part :

« Aucune limite réelle ne sépare les Français du Nord des Français du Midi ; D'un bout à l'autre du sol national, nos parlers populaires étendent une vaste tapisserie dont les couleurs variées se fondent sur tous les points en nuances insensiblement dégradées. »

Le même (avec E. Langlois), dans un ouvrage qui a longtemps contribué à former l'élite intellectuelle du pays, à propos de l'ensemble des parlers de France :

« Certains traits plus ou moins caractéristiques ont permis de réunir ces parlers divers en deux groupes principaux : au Midi la *langue d'oc* ; au Nord la *langue d'oïl*, ainsi nommées d'après les termes *oc* et *oïl*, qui exprimaient l'affirmation dans les deux régions. Une ligne vaguement menée de Bordeaux à Lussac, de Lussac à Montluçon, de Montluçon au Sud du département de l'Isère, peut être considérée comme une limite entre les deux groupes. Toutefois cette distinction n'a qu'une valeur de convention ; elle n'est réelle que pour les langues littéraires¹⁰. »

Une appellation constante est celle de « langue d'oc », que notre revue admet en sous-titre. C'est en effet la seule qui soit parfaitement établie dans l'Histoire et l'on sait que le poète italien Dante (à cheval sur les XII^e et XIII^e siècles), comme tous ses contemporains fortement marqué par la littérature des troubadours, évoque directement la *lingua d'oco*¹¹. Cette appellation, utilisée à notre époque en alternance avec « occitan », est la source visible du nom de région, le Languedoc. Ceci pose d'ailleurs visiblement un problème d'ajustement, comme les appellations suivantes, ce qui fait dire à certains (voir plus bas le point de vue de

⁸ Voir également Manzano (2004-b).

⁹ Dès lors que le terme place la langue d'oc dans un compagnonnage net avec la langue d'oïl et le français, le tout charpenté par l'amont « gaulois » de l'ensemble. Rappelons à ce propos qu'en fait l'influence gauloise sur les régions eu-méditerranéennes du Golfe du Lion fut à ce sujet très faible.

¹⁰ G. Paris & E. Langlois, *Chrestomatie du Moyen Âge*. Hachette, 1917 (10^e éd.).

¹¹ Adverbe *oc*, ici italianisé, qui est à la source des mots construits *occitan*, *Occitania*.

P. Bec) que l'appellation, bien que moins gênante que celles de *limousin* et de *provençal*, n'est pas parfaite pour autant.

Une autre appellation ancienne des langues du Sud a été celle de « limousin » (oc. *lemosin*). On n'entrera pas dans le détail des origines de l'appellation, mais l'une des causes probables du succès ultérieur du mot est le fait que les moines de Saint-Martial (Limoges) aux XI^e et XII^e siècle notamment furent en pointe dans la mise en forme littéraire et juridique du roman naissant. On peut penser par exemple que deux œuvres importantes du XI^e, *L'Évangile de Saint-Jean* et le *Poème sur Boèce*, sont issues de cette mouvance religieuse. On ajoutera que plusieurs des premiers troubadours connus provenaient du Nord et du Nord-ouest des pays de langue d'oc et s'exprimaient dans une langue longtemps marquée par cette origine géographique.

L'un de ces traits fréquents est la palatalisation du groupe CA- du latin. Rappelons pour mémoire le début magnifique d'un *sirventés* de Bertand de Born (originaire du Périgord, à cheval sur les XII^e et XIII^e), faisant l'éloge de la guerre :

« Bem platz lo gais temps de pascor,
Que fai fuolhs e flors venir ;
E platz mi, quan auch la baudor
Dels auzels, que fan retentir
Lor chan per lo boschatge ;
E platz mi, quan vei sobre ls pratz
Tendas e pavilhos fermatz ;
Et ai gran alegratge,
Quan vei per champanha renjatz
Chavaliers et chavals armatz. »

« J'aime beaucoup le temps heureux du printemps, qui fait venir les feuilles et les fleurs ; et cela me plaît, quand j'entends la joie des oiseaux qui font résonner leur chant à travers le bocage ; et cela me plaît quand je vois tentes et pavillons dressés sur les prés ; et je suis plein d'entrain quand je vois rangés à travers la campagne chevaliers et chevaux armés. »

Les troubadours (oc. *trobadors*), puisqu'on y arrive, avaient semble-t-il conscience d'écrire dans une langue littéraire relativement bien standardisée, en grande partie conventionnelle et intelligible un peu partout (de l'Espagne à l'Italie en passant par les pays de langue d'oc), mais qui renvoyait à une unité culturelle commune à défaut de renvoyer à un pays commun, entre le XI^e et le XIII^e siècles¹². Eux-mêmes qualifiaient généralement cette langue de « limousin » (ou de « provençal », voir plus bas), et pourtant nombre d'entre eux, comme on le sait, provenaient de Provence, du Languedoc et de Catalogne, et beaucoup encore de plus loin (Espagne, Italie).

J'aimerais remarquer que ces faits anciens ne manquent pas de donner de manière un peu surprenante voire provocante, du crédit « positif » à l'opinion « négative » de Racine. Une langue qui « ressemble » et à l'espagnol et à l'italien. Le problème ne peut être traité en quelques mots. Mais comment ne pas voir que si cette forme de langue d'oc a pu objectivement jouer le rôle de koinê haute de la Galice à l'Italie du nord, c'est bien probablement parce qu'elle engendrait une rupture moindre par rapport aux langues maternelles de cet espace, langues maternelles déjà relativement proches les unes des autres par leur typologie. C'est à mon sens une leçon mal apprise ou mal retenue, qui permettrait au

¹² Pour le corpus des œuvres des troubadours, il faut toujours consulter par exemple l'ouvrage essentiel de Martín de Riquer (1975-1992). On peut également se reporter à Robert Lafont & Philippe Gardy (1997).

Golfe du Lion et à la Méditerranée occidentale de se concevoir non dans leur fragmentation mais bien plutôt dans leur unité à l'entrée d'une Europe à réinventer pour le XXI^e siècle.

Bien sûr ce « limousin » du Moyen-Age ne doit pas être confondu avec le limousin contemporain (dialecte du « nord-occitan »). Cette appellation de « limousin », peut-être plus que celle de « provençal » (voir plus bas), a donné pourtant les contours d'une identité inter-régionale très forte des terres qui vont du Massif Central à la Catalogne. On peut prendre comme indice de cette identification unitaire le fait que nombre de catalanistes jusqu'au premier quart du XX^e siècle pourront se dire et se sentir « limousins » en écrivant catalan, avant l'affirmation contemporaine du catalan en tant que tel par Pompeu Fabra et l'*Institut d'Estudis Catalans*. C'est ce que faisait par exemple Bonaventura Carles Aribau (1833) :

« En llemosí sonà lo meu primer vagit
Quan del mugró matern la dolça llet bevia ;
En llemosí el Senyor pregava cada dia
E càntics llemosins somniava cada nit¹³. »

« C'est en limousin que jaillit mon premier cri, quand je buvais le doux lait du sein maternel ;
En limousin je priais le Seigneur chaque jour, et je rêvais de (en) cantiques limousins chaque nuit. »

Une autre des variétés de la langue d'oc, le provençal, a également donné son nom à l'ensemble par un processus d'extension de la dénomination qui n'est plus guère usuel aujourd'hui (comme pour le cas du « limousin »), car il fausse à l'évidence toute bonne taxinomie. Comme le précédent ce terme, très bien attesté, semble donc avoir été appliqué à la koinè littéraire déjà mentionnée, à la « représentation » d'une langue commune et moins au dialecte de Provence (bien que différents provençaux « géographiques » participent alors au mouvement).

Les linguistes du XIX^e ont ensuite parlé régulièrement de « provençal » (ou « ancien provençal ») pour qualifier les textes anciens du gallo-roman méridional¹⁴, dont notamment les productions des dits troubadours, mais pas seulement puisque la langue ordinaire a pu être l'objet d'une telle appellation (plutôt savante donc, comme on le voit) dans différentes parties du Golfe du Lion. Car dans ce « provençal » évoqué au tournant des XIX^e-XX^e siècles, les arguments (phonétiques, lexicaux etc.) pouvaient aussi bien être d'origine à proprement parler provençale, que d'origine languedocienne, auvergnate etc.¹⁵

2. Le Félibrige : actes et conséquences.

Cette manière de considérer les langues et parlars divers du sud de la France fut en même temps renforcée et affaiblie par l'action du Félibrige (Roumanille, Aubanel etc.) et de Frédéric Mistral tout particulièrement, durant la seconde moitié du XIX^e siècle. Rappelons que le *félibre* est celui qui choisit de créer en langue d'oc ou « provençal ». Le félibrige est alors la réunion de ces militants de la renaissance moderne, et l'on a compté des félibres à peu près partout dans le Golfe du Lion.

La force du Félibrige fut certainement de tendre à restaurer la noblesse et la vigueur perdues de la langue d'oc, mais à travers une renaissance littéraire souvent fondée sur les parlars du bas Rhône. En même temps on semblait conscient que cette renaissance devait s'appuyer sur l'ensemble des parlars de langue d'oc et rejaillir à terme sur eux. Ceci se voit très bien chez

¹³ Cité par Germà Colon (1974).

¹⁴ Pratique normale au début du XX^e siècle. Par exemple, E. Bourciez (1910-1967) regroupe l'ancien français et le provençal dans un même chapitre.

¹⁵ Sur ces cadrages taxinomiques, voir tout particulièrement Gabriel Bergounioux (1994).

Frédéric Mistral qui en plus d'être le poète salué et consacré, s'est attaché à une collecte débordant largement de la Provence géographique en nous laissant par exemple son *Trésor du Félibrige*, excellent dictionnaire qui est certainement valable au-delà de la Provence et comporte notamment une foule de renseignements sur le Languedoc. Je me plais à le souligner pour l'avoir moi-même utilisé dans mes études de toponymie.

L'une des faiblesses fut probablement de tendre à situer le cœur de la renaissance de la langue romane du Sud dans un secteur géographique relativement bien déterminé de la Provence, et de renvoyer presque inévitablement aux autres régions, notamment au Languedoc une image de région de langue(s) rurale(s) sans assises ou traditions littéraires bien visibles.

3. La théorie « occitane »

C'est le dernier axe, et il concerne de plus près encore la région que nous observons.

On repart de l'axe précédent. Le Félibrige, en plus de toucher naturellement des provençaux, a compté dans ses rangs de nombreux Languedociens¹⁶. Au tournant des XIX^e et XX^e siècles, l'élite régionaliste semble voir effectivement le Félibrige comme la seule infrastructure solide de restauration de la langue d'oc. Des écrivains de premier plan comme Prosper Estieu (1860-1939) ou Antonin Perbosc (1861-1944) débutent et se confirment dans le cadre ou au voisinage direct de ce mouvement¹⁷. De cet esprit et de cette perception de la Renaissance qu'il faut savoir resituer avec justice en la replaçant dans son époque, témoigne un Catalan, Joan Amades (1907). Celui-ci, après une visite faite à Mistral (chap. 3, « Le poète de Provence, Frédéric Mistral », pp. 91-92), établit un parallèle entre F. Mistral et J. Verdaguer, poète de langue catalane :

« Mistral et Verdaguer ! Voilà deux noms qui resteront attachés pour toujours l'un à l'autre. Si le poète catalan fut d'une nature plus rêveuse et comme plus concentrée, et si le poète provençal semble plus débordant de passion humaine, ces deux âmes communièrent pourtant dans la même foi, dans le même enthousiasme poétique, comme la terre catalane, un peu âpre et rebelle par endroits, et la terre provençale, souvent plus généreuse et plus féconde, tressaillent toutes deux sous les mêmes rayons de soleil et se laissent baigner mollement par la même mer bleue aux flots sonores.

La Provence et la Catalogne, n'est-ce pas au fond le même pays sous des aspects différents ? et ces deux poètes ne chantent-ils pas dans les dialectes de la même langue ? »

Mais les failles déjà signalées (préférences ou options « provençalisantes » de la langue félibréenne, « ruralisation » indirecte du languedocien proprement dit etc.) sont à la source d'une prise de conscience et de revirements qui vont converger vers la production de la théorie occitane. *L'Escola Occitana* est fondée en 1919, *l'Institut d'Etudes Occitanes* le sera en 1945.

Je n'insisterai pas trop ici sur les aspects polémiques que cette théorie et cette école peuvent présenter¹⁸. Sans les édulcorer toutefois, car à mon sens, différentes difficultés actuelles de la langue d'oc peuvent être raisonnablement rapportées à une ambiance polémique et tendue. Il faut bien dire notamment que la pente théorique un peu trop simpliste qui a conduit à poser le monde occitan comme un monde colonisé, exploité et mis en pièces par la France depuis la bataille de Muret (où furent défaits aux XIII^e siècle occitans et catalano-aragonais coalisés) recueille certainement plus d'adversaires que de partisans sur le terrain. Dans des régions

¹⁶ Je reviendrai prochainement sur le cas d'Achille Mir, félibre dont Alphonse Daudet s'est servi.

¹⁷ Sur ce point voir par exemple dans le n°131 de la France latine (2000), différents articles consacrés à Antonin Perbosc.

¹⁸ A travers deux comptes rendus (*Valadas Occitanas e Occitània Granda ; Dix siècles d'usages et d'images de l'occitan*), Philippe Blanchet reprend bon nombre de ces travers (*France latine*, n°135, 2002).

fortement républicaines¹⁹ ce genre d'approche tendrait plutôt à nuire aux parlures réelles, et j'ai eu l'occasion de faire état de ces incohérences il y a peu²⁰.

A ce propos, l'adhésion trop faible des locuteurs réels contemporains du languedocien à un projet de normalisation qui fonctionne maintenant depuis plusieurs dizaines d'années, devrait sans doute alerter sur le fait que les méthodes d'illustration et certains concepts fondateurs de l'occitan n'ont pas été des plus convaincants.

Disons simplement et objectivement, sur un plan strictement linguistique, que la théorie « occitane » s'est élaborée en réaction aux deux axes précédents. Dans l'ordre, c'est une théorie qui rejette comme on le sait en grande partie l'action mistralienne, et l'on peut comprendre en partie pourquoi : amphibologie de l'appellation « provençal », focalisation de la langue d'oc sur une partie de la Provence etc. A un autre niveau, la théorie réagit aussi à l'option romanistique centralisatrice qu'expriment assez bien les propos de Gaston Paris, rapportés plus haut. Une telle option tendant à étouffer l'originalité en même temps typologique et « politique » de la langue d'oc, c'est à ce genre de menaces qu'a répondu globalement la théorie occitane, notamment sous la version « occitano-romane » illustrée par Pierre Bec. Je rappellerai en quelques mots pourquoi cette théorie relativement récente dans l'histoire globale de la linguistique romane me paraît capitale pour notre région d'étude.

Après avoir déclaré les appellations *provençal* et *langue d'oc* non satisfaisantes l'une et l'autre (car réputées ambiguës), Pierre Bec défend en ces termes l'appellation d'occitan :

« C'est pour cela que le terme plus adéquat d'*occitan* pour désigner l'ensemble des parlers méridionaux, se répand de plus en plus : les noms des différents dialectes subsistent ainsi avec leurs sens précis. C'est d'ailleurs l'administration royale elle-même qui, dès le XIV^e siècle, l'a consacré en reconnaissant à tous les fiefs méridionaux une spécificité qui en faisait un monde à part dans le Royaume. On parla donc de *lingua occitana*, de *patria*, de *respublica occitana*, de *patria linguae occitanae*, comme on parlait d'*Occitania*, opposant ainsi la *lingua occitana* à la *lingua gallica* qui désignait le français²¹. »

Selon Pierre Bec existe un ensemble qui dépasse de beaucoup les « fiefs méridionaux » dont lui-même nous entretient plus haut. Cet ensemble amène à regrouper dans un nouveau taxon roman les variétés géographiques (et historiques) de l'occitan d'une part, et le catalan d'autre part. L'un des points de vue de Pierre Bec nous ramène à la question de ce qu'il appelle l'*occitan moyen*. Il écrit ainsi :

« Il est difficile en outre de séparer le catalan de l'occitan si l'on n'accorde pas le même sort au gascon qui, nous venons de le voir, présente une originalité vraiment remarquable. Il semblerait même que le catalan (littéraire du moins) soit plus directement accessible à un occitan moyen que certains parlers gascons comme ceux des Landes ou des Pyrénées. [...] Le plus simple serait peut-être d'admettre un ensemble occitano-roman, intermédiaire entre le gallo-roman proprement dit et l'ibéro-roman, ensemble qui comprendrait donc, comme nous venons de le montrer : l'occitan méridional, le nord-occitan, le gascon et le catalan. »

Il est impossible d'entrer dans le détail des implications diverses de ce discours. Mais on doit observer en priorité que cette théorie fait à nouveau basculer le centre de gravité de la Méditerranée romane française en brisant une frontière politique majeure et en plaçant *de facto* le languedocien au centre de cette constellation linguistique, ce qui n'est pas sans incidence pour le Golfe du Lion. Les propos de Bec sont pourtant soutenus par une argumentation dialectologique solide, mais on ne peut manquer de souligner aussi que cette

¹⁹ Je pense en particulier au département de l'Aude que j'observe très régulièrement depuis plusieurs années.

²⁰ Manzano (2004-a).

²¹ P. Bec, ouvrage cité (chapitre III : L'occitan, langue de culture, ses différents noms).

réflexion est à peu près indissociable du mouvement de normalisation de l'occitan à travers les parlers languedociens, une thématique qui charpentait déjà les travaux de Louis Alibert, figure de la Renaissance occitane, auteur notamment d'une *Gramatica Occitana segons los parlars lengadocians* avant la seconde guerre mondiale (1935) et d'un *Dictionnaire Occitan-Français d'après les parlers languedociens* (Toulouse, Institut d'Etudes Occitanes, 1966). Une normalisation qui par définition a tendu à toucher l'ensemble d'oc (sans y parvenir complètement) en s'inspirant à maints égards (et en s'en démarquant aussi) de la dynamique de normalisation catalane au sein de l'*Institut d'Estudis Catalans*²².

4. La question du catalan

Que dire en effet du catalan, sachant que les remarques qui suivent ne feront qu'effleurer la question ?

Il est patent que dans la théorie occitano-romane une tendance forte est à satelliser le catalan dans la mouvance occitane. Ceci se voit particulièrement bien quand on examine le paysage audio-visuel du Sud-ouest et du Languedoc-Roussillon, les émissions régionales de France 3 ayant le plus grand mal à donner une place en propre au catalan²³. J'ai également rappelé ailleurs (Manzano, 2004-b) que la majorité des catalanistes est franchement ou farouchement opposée à ce qui est souvent perçu comme une « annexion »²⁴, rejet qui n'est pas sans évoquer ce qu'à l'autre bout ressentent semble-t-il nombre de Provençaux. Aussi se sent-on aujourd'hui relativement éloigné des propos fédérateurs de J. Amades énoncés plus hauts.

Evidemment, il y a eu entre temps la construction d'un système linguistique et identitaire tout à fait trempé, voulu net et exemplaire en tout cas, qu'on appelle « catalan » et plus jamais « limousin » comme pouvait encore le faire Aribau. Les liens avec la langue d'oc sont en fait un sujet ambigu voire tabou, car dans l'esprit de beaucoup trop de rapprochements nuisent semble-t-il à l'autonomie affichée (ou désirée) du catalan²⁵.

Il est d'ailleurs toujours bon de rappeler qu'un véritable climat de tension a accompagné cette renaissance particulière du catalan (guerre civile, autonomie catalane etc.) et qui plus d'une fois a inspiré les concepteurs de l'occitan dans leur « tension », bien que ceux-ci ne se soient jamais trouvés dans une position politique comparable à celle de la Catalogne espagnole.

Le catalan dans son ensemble²⁶ est aujourd'hui une langue régionale du Golfe du Lion qui semble avoir réussi (en Espagne du moins). Son assise européenne semble s'élargir d'année en année, comme son affirmation locale en dépit de bémols sérieux tels ceux qu'apporte L.-V. Aracil²⁷. Dans la Catalogne proprement dite (région pyrénéenne et sous-pyrénéenne, Empordà, région de Barcelone etc.) on ne peut qu'être frappé par la reprise des pratiques visibles de la langue dans l'espace public ; le contraste est saisissant avec le Golfe du Lion dans sa partie française où l'occitan, la langue d'oc, le catalan sont fondamentalement des langues cachées, minorisées et de la ruralité. Un renforcement qui prend sa source encore une

²² Sur certaines liaisons dangereuses militantisme/politique, voir toutefois à propos de L. Alibert, les rappels de Ph. Blanchet dans le numéro 135 déjà cité de la *France latine* (2002).

²³ Pour ce dossier, voir notamment De la Bretèque (1996), Gardy (1996).

²⁴ Ce fut par exemple la position constante d'Henri Guiter à travers ses différents travaux de dialectologie roussillonnaise. Voir par exemple : « Els altres Capcirs », Actes du VII^e Congrès International de linguistique Romane (1953), « Frontières historiques et linguistiques du bassin supérieur de l'Aude » dans *Actes du 41^e Congrès de la Fédération Historique du Languedoc-Roussillon* (1968), « Atlas et frontières linguistiques », dans *Les dialectes romans de France à la lumière des atlas régionaux*, CNRS, Paris (1973).

²⁵ Du coup reculent les positions de type diachronique à tendance fédératrice (comme celle de G. Colon, plus haut citée).

²⁶ Et j'intègre dans cette appellation le catalan oriental comme le catalan occidental (dont notamment le valencien), bien que ces sections ne concernent pas directement le Golfe du Lion. Car de ce côté-ci également différentes tendances à la fragmentation, à la mise à part, semblent très accentuées ces dernières années.

²⁷ Voir encore Manzano (2004-a).

fois dans une dynamique historique et des conditions politiques qui n'ont pas grand-chose à voir avec la situation côté français.

Il n'en reste pas moins que le catalan s'est constitué au minimum au voisinage direct de l'occitan dit pyrénéen (ce qui n'a pas été longuement prouvé) et qu'en dépit de siècles de séparation dans le temps et l'espace, de la volonté aussi de certains de creuser l'écart, la proximité typologique est frappante, corroborée (ainsi que l'indiquait Pierre Bec) par une intercompréhension relativement facile entre les locuteurs du languedocien et ceux du catalan (roussillonnais notamment). C'est un phénomène qui malheureusement n'a pas été mesuré (peut-être aussi n'a-t-on pas su, voire voulu le mesurer ?), mais si mes informateurs audois stigmatisent bien souvent le « sectarisme » voire le « séparatisme » des Catalans, ils soulignent généralement cette bonne intercompréhension avec le catalan roussillonnais, voire même avec des variétés méridionales comme le valencien, avec lesquelles l'immigration espagnole les a mis en présence.

Tout cela montre bien qu'on ne peut faire l'impasse sur une vraie réflexion concernant les liens et rapports entre langue d'oc et catalan. S'agit-il des formes objectives d'une même langue sous-jacente, de deux langues à part entière ? Autant dire que le dossier reste ouvert, et nous essayerons d'y revenir dans cette rubrique.

Pour conclure

Il apparaît sans doute dans ce qui précède que la question de la langue, des langues et de leurs appellations dans le Golfe du Lion est très envenimée et qu'il semble très difficile de porter des jugements sur un terrain en même temps très décousu dans les faits²⁸ et où une forme de violence est d'usage dans les discours et les positionnements depuis un demi-siècle notamment. A première vue, les phases consensuelles ou de rapprochement paraissent derrière nous, les trois macro-segments sociolinguistiques et identitaires du Golfe du Lion tendant semble-t-il à se démarquer toujours plus (sous nos yeux du moins), bien qu'existent sans doute des esprits qui ici ou là continuent de voir la convergence plus que la divergence. Mais qui ne s'expriment pas suffisamment haut et clair. Paraissent également oubliées certaines argumentations lumineuses comme celle de Louis Michel (1964), qui nous montrait comment la langue circulait dans l'univers des pêcheurs du Golfe du Lion, base d'un véritable mécanisme de rapprochement des parlers littoraux, probablement ancien dans la logique de cette région.

Il paraît à peu près évident que les langues maternelles du Golfe du Lion paraissent aujourd'hui menacées à court-terme. Dans toute la littérature sociolinguistique de la région on ne voit guère autre chose que des indicateurs qui sont visiblement négatifs²⁹.

Il est alors d'autant plus étonnant que la division (avec les risques qu'elle fait courir directement à la survie des langues d'origine du Golfe du Lion) soit à ce point exacerbée. Et sans doute est-il également tout aussi aberrant que les mutations sociolinguistiques et identitaires en cours (productions de nouvelles identités de la France méditerranéenne, sur la base notamment du français régional) ne soient évoquées que de manière anecdotique, voire ignorées par la plupart des linguistes. Comment en effet apprécier les mouvements possibles de cette France « latine » si manifeste et attractive³⁰ sans prendre ensemble tous les éléments constitutifs du paysage linguistique dans le Golfe du Lion ?

²⁸ Le terrain peut en effet paraître décousu car les langues encore réellement parlées le sont essentiellement par des ruraux âgés qui les identifient prioritairement comme des patois géographiquement segmentés.

²⁹ Pour la langue d'oc et le languedocien en particulier (dit occitan), voir notamment Hammel & Gardy (1994) et Manzano (2004-a), qui réexamine en partie les données de l'ouvrage précédent.

³⁰ Il faut rappeler (mais sans doute aurons-nous l'occasion d'y revenir dans cette rubrique) que la Provence et plus encore le Languedoc-Roussillon (depuis quelques années et de manière très significative) connaissent un afflux de populations traditionnellement venues du Sud (Espagnols, Italiens, Maghrébins), mais plus récemment encore en provenance du Nord de l'Europe.

Renvois et principaux ouvrages cités dans l'article

- Alibert, Louis (1935). *Gramatica Occitana segons los parlars lengadocians*. Toulouse : Société d'Études Occitanes.
- Alibert, Louis (1966). *Dictionnaire Occitan-Français d'après les parlars languedociens*. Toulouse : Institut d'Études Occitanes.
- Amades, Joan (1907). *Études de littérature méridionale*. Toulouse : Privat.
- Bec, Pierre (1973). *La langue occitane*. Paris : Presses Universitaires de France (1^e édition 1963).
- Bergounioux, Gabriel (1994). *Aux origines de la linguistique française*. Paris : Pocket.
- Bourciez, Édouard (1967). *Éléments de linguistique romane*. Paris : Klincksieck (1st ed. 1910).
- Colon, Germà (1974). « Llemosí i llengua d'oc », in G. Colon, *La llengua catalana en els seus textos*. Barcelona : Curial.
- De la Brétèque, François (1996). « L'espace au filtre de la langue minoritaire à la télévision », dans Viaut, Alain (1996) : *Langues d'Aquitaine*.
- De Riquer, Martín (1992). *Los trovadores*. Barcelona : Ariel. 3 vol. (1^e édition, 1975).
- Gardy, Philippe (1996). « La télévision régionale en occitan : des sujets à la langue ». Dans Viaut, Alain (1996) : *Langues d'Aquitaine*.
- Hammel, Etienne & Gardy, Philippe (1994). *L'occitan en Languedoc-Roussillon*. Canet : Llibres del Trabucaire.
- Lafont, Robert & Gardy, Philippe (1997). *Histoire et anthologie de la littérature occitane*. Montpellier : Les Presses du Languedoc. 2 volumes.
- Manzano, Francis (2004-a). « Situation and use of Occitan in Languedoc », dans *The sociolinguistics of southern "occitan" France revisited*, International Journal of the Sociology of Language (n° 169, dir. Ph. Blanchet & H. Schiffmann).
- Manzano, Francis (2004-b). « Pratiques et représentations linguistiques à la marge sud du territoire français (Languedoc, Roussillon) », dans *Glottopol n°4 : Langues de frontières et frontières de langues* (dir. Marie-Louise Moreau).
- Michel, Louis (1964). *La langue des pêcheurs du Golfe du Lion. I, L'homme et la mer. II, Dialectologie côtière*. Paris : D'Artrey.
- Viaut, Alain dir. (1996). *Langues d'Aquitaine. Dynamiques institutionnelles et patrimoines linguistiques*. Talence : Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine.